

Graham Greene

Deux hommes en un

roman

NOUVELLE TRADUCTION DE CLARO



Flammarion >
Québec >

Couverture : Création Studio Flammarion
Portrait de Graham Greene, vers 1950 © Jean-Marie Marcel /
Adoc-photos
Intérieur : Pixellence

Titre original : *The Man Within*

© Verdant Sàrl, 1929
© William Boyd, 2025, pour la postface
© Éditions Flammarion, 2025, pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025,
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-323-9
ISBN (PDF) : 978-2-89811-324-6
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-325-3

Dépôt légal : 2^e trimestre 2025

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

« Il y a en moi un autre homme qui
m'en veut. »

Sir Thomas Browne

Pour Vivien

PREMIÈRE PARTIE

Il parvint en haut de la colline aux toutes dernières lueurs du jour et manqua pousser un cri de soulagement en apercevant la forêt en contrebas. Il eut envie de s'élancer parmi les herbes rases et rêches afin de mieux contempler cette pénombre rassurante dont il n'avait osé rêver. Il pourrait alors soulager son point de côté, de plus en plus douloureux à mesure qu'il dévalait la colline. L'absence du vent froid venu de la mer, ce vent qui le giflait continûment depuis une demi-heure, fit à son visage l'effet d'une bouffée d'air chaud alors qu'il descendait en dessous du niveau du ciel. Comme si la forêt était une porte articulée sur d'énormes gonds, une ombre s'avança vers lui, et l'herbe sous ses pieds passa du doré au vert, puis du vert au violet et enfin du violet au gris sombre. Puis ce fut la nuit.

Une haie jaillit devant lui à une dizaine de mètres. Ses sens, bien que las et confus, perçurent l'odeur des vieux mûriers après la pluie.

Ce parfum l'apaisa un court instant et il regretta de n'avoir pas le temps de s'attarder. Les herbes devinrent plus hautes avant qu'il atteigne la haie, et ses pieds furent bientôt lestés de terre humide et il sut qu'il était sur un sentier. Ses pieds le comprirent avant son cerveau. Ils progressaient de façon irrégulière, tantôt au milieu du sentier boueux, tantôt dans l'herbe sur sa droite, frottant parfois contre la haie située de l'autre côté. Son esprit était assailli d'odeurs et de sons : le bruissement la mer au loin, le souvenir de cailloux entrechoqués, l'odeur des feuilles mouillées et de la marne piétinée, la gifle salée du vent au sommet de la colline, des bruits de pas imaginaires. Toutes ces sensations se mélangeaient telles les pièces d'un puzzle, en partie effacées par la fatigue et la peur.

La peur était là pour lui rappeler que les sentiers étaient dangereux. Il se répéta la chose à voix basse mais insistante : « Dangereux, dangereux », puis, s'imaginant que cette voix était celle d'une autre personne marchant à ses côtés, il s'enfonça dans la haie, soudain paniqué. Les ronces des mûriers s'agrippaient à lui et tentaient de le retenir amoureusement, leurs petites épines torves s'accrochant à ses vêtements et simulant des caresses, comme les doigts d'une catin dans une taverne bondée. Il n'y prêta pas attention et s'enfonça davantage. La fureur s'empara des doigts, qui griffèrent son visage de leurs ongles

acérés et pointus. « Mais tu te prends pour qui ? Tu te prends pour qui, avec tes airs supérieurs ? » Il entendait encore la voix, stridente et hargneuse. Elle avait un beau visage et la peau blanche. « Un autre jour », dit-il, parce que le temps pressait. Il devait quitter la ville. Les dernières ronces cédèrent et la nuit devint plus sombre dans la forêt. Derrière le treillis des feuilles, une demi-douzaine d'étoiles apparut soudain.

Il heurta un arbre et s'appuya un instant contre son tronc, pour reposer ses jambes. Délestées d'une partie de son poids, celles-ci lui parurent plus douloureuses que jamais. Il essaya de se ressaisir et de se rappeler où il était exactement – non plus à Shoreham, mais dans une forêt. L'avait-on suivi ? Il tendit l'oreille, avide de silence, et fut récompensé. Avait-il jamais été suivi ? Il avait aperçu Carlyon au bar du Sussex Pad, mais seulement dans le miroir derrière la tête de la prostituée. Carlyon se tenait de profil et commandait un verre. Sauf si Carlyon l'avait vu partir, il ne craignait rien. Fallait-il être bête pour s'éclipser aussi soudainement. Il aurait dû s'en aller sans bruit et emmener la fille avec lui. Idiot, idiot, le mot bourdonnait dans sa tête, de façon mécanique et somnolente. Ses yeux se fermèrent, puis se rouvrirent soudain quand une brindille céda sous son pied. Il aurait pu être en train de dormir dans un lit confortable, d'autant plus confortable qu'il n'y serait pas seul. La fille

était jolie et avait une belle peau. Il doutait qu'il serait resté endormi... Il se réveilla de nouveau deux minutes plus tard, transi. Il avait rêvé qu'il était de retour dans la taverne et qu'il observait le visage de Carlyon dans le miroir, et dans son rêve le visage se tournait lentement vers lui. Mais était-ce seulement dans ce rêve ? Il ne pouvait pas rester ici et une fois de plus il se mit à courir, mais en trébuchant souvent à cause des racines des arbres.

Oh, comme il était las, las, las. Son poignet lui faisait mal, il était moite et faible, lacéré par les épines de la haie. Si Carlyon était soudain apparu devant lui, Andrews serait tombé à genoux en pleurant. Carlyon ne ferait rien. Carlyon était un gentleman comme lui. Et on pouvait toujours compter sur le sens de l'humour de Carlyon. « Salut, Carlyon, mon vieux, ça fait des lustres que je ne t'ai pas vu. Tu la connais celle-là, Carlyon, mon pote ? Carlyon, Carlyon, Carlyon. » « Et il y aura des pleurs et des grincements de dents. » « Comment osez-vous inculquer ces choses-là à mon garçon ? » puis il l'avait frappée. Son père l'avait toujours appelé « mon garçon », comme si sa mère n'avait pas accouché dans la douleur. Quel hypocrite, ce vieux butor. « S'il te plaît, Seigneur, donne-moi un ours. » Il ne voulait pas d'un chiot, dont il faudrait s'occuper. Vais-je m'évanouir, se demanda-t-il ? C'est quoi, cette forêt ? Pourquoi une forêt ? Hansel et Gretel.

Il verrait bientôt une chaumière avec une sorcière dedans, et la chaumière serait en sucre d'orge. « J'ai tellement faim », dit-il tout haut. « Je ne peux pas attendre Gretel. » Mais en son for intérieur, il savait très bien qu'il n'y avait pas de Gretel. Gretel et lui s'étaient embrassés un jour de printemps sous le houx du terrain communal. Dans le ciel vaguement coloré, quelques nuages replets ne cessaient de faire la culbute. Très souvent, il avait gravi un escalier étroit menant à de petites pièces avec des lits défaits, puis il était redescendu, frustré, parce que Gretel n'y était pas. Comme tout était étrange. Et à présent, cette forêt... Il vit une lumière scintiller devant lui à une distance qui lui parut infinie et se mit à courir, se rappelant que Carlyon pouvait très bien être quelque part derrière lui dans l'obscurité. Il devait avancer, avancer, avancer. Il trébuchait, trébuchait, et à chaque fois qu'il trébuchait une douleur vive remontait le long de son bras jusqu'à son épaule, en partant de son poignet blessé, mais la lumière n'était pas plus proche à chaque trébuchement. La lumière brillait au loin, moqueuse, minuscule et précise, incommensurablement sûre d'elle. C'était comme si le monde s'était soulevé, à la façon d'un bateau sur une mer démontée, hissant une étoile au niveau de sa lampe. Mais la lumière était aussi distante et inaccessible qu'une étoile.

Il avait presque atteint la lumière quand il comprit que seule la distance la faisait paraître aussi

petite. Les pierres grises d'un cottage apparurent soudain derrière les arbres. Quand on tendait le cou pour distinguer la masse délabrée, on avait l'impression que les épaules noueuses et inégales de l'endroit s'étaient haussées toutes seules hors de la terre. Le cottage ne possédait pas d'étage, et la fenêtre qui donnait sur la forêt était en verre épais, légèrement teinté, comme celui des bouteilles de liqueur. Les pierres de la bâtisse semblaient avoir été empilées précipitamment et grossièrement les unes sur les autres, de sorte qu'avec le temps elles avaient fini par glisser, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, gâtant un peu la vision d'ensemble. Une excroissance, greffée maladroitement à un bout, pouvait être des toilettes de fortune, ou une porcherie, voire une petite écurie.

Il resta là à l'observer en se balançant sur ses pieds. Il n'allait pas tarder à frapper à la porte, mais pour l'instant, malgré la fatigue et son poignet douloureux, il se livrait à son activité préférée, à savoir la dramatisation de ses actes. « Hors de la nuit », se dit-il, et comme l'expression lui plut, il la répéta : « Hors de la nuit. » « Un homme traqué », ajouta-t-il, « poursuivi par des assassins », mais il modifia ces derniers mots et pensa : « par pire que la mort ». Il s'imagina frapper à la porte. Il la voyait s'ouvrir, apparaissait alors une vieille femme au visage pâle, au visage de sainte. Elle le faisait entrer, et le protégeait.

Elle était comme une mère pour lui, bandait son poignet, lui donnait à manger et à boire, et quand il avait dormi, il lui disait tout : « Je suis un homme traqué poursuivi par pire que la mort ».

Il prit peur en s'entendant répéter les mots « pire que la mort ». Il y avait peu de satisfaction à tirer d'une image qui remplaçait un fait. Il scruta l'obscurité d'où il était venu, s'attendant à moitié à y voir le visage de Carlyon éclairé comme une citrouille d'Halloween. Puis il s'avança vers le cottage.

Quand sa paume rencontra les pierres grossières, il fut rassuré. C'était là au moins quelque chose de solide auquel s'adosser. Il se retourna et fit face à la forêt, la scrutant intensément, s'efforçant de distinguer le moindre détail, chaque tronc. Mais soit ses yeux étaient fatigués, soit l'obscurité était trop dense. La forêt demeurait une immensité noire et interdite. Il longea prudemment le mur à tâtons jusqu'à la fenêtre, puis, se dressant sur la pointe des pieds, essaya de voir à l'intérieur. Il ne distingua que des ombres, et la flamme d'une bougie posée sur le rebord intérieur. Il crut voir bouger une des ombres dans la pièce, mais ce devait être l'effet de la lueur vacillante. Il se ressaisit un peu et son esprit retors reprit le dessus, aussitôt teinté d'appréhension. Il continua de longer le mur vers la porte, à l'affût de bruits à la fois dans le cottage et dans la forêt.

Ça lui ressemblerait bien, tiens, pensa-t-il en sentant son estomac se nouer, de tomber sur un repaire de contrebandiers. Lui aurait choisi une nuit sombre et sans lune pour transporter de la marchandise. Il ferait peut-être mieux d'éviter cet endroit et d'aller de l'avant, mais alors que cette pensée lui traversait l'esprit, ses doigts rencontrèrent le montant de la porte. Il avait les jambes en coton, son poignet l'élançait douloureusement jusque dans le bras, et sa conscience était de plus en plus gagnée par la brume. Il ne pouvait pas aller plus loin. Mieux valait affronter ce que recélait ce cottage que de rester prostré dehors sans défense pendant que Carlyon traversait la forêt à sa recherche. La vision de la vieille aux cheveux blancs avait complètement disparu. Il fit pression contre la porte mais, ne s'attendant pas à ce qu'elle s'ouvre aussi facilement, il tomba bêtement à genoux sur le seuil.

Il leva les yeux. Assourdie par le brouillard de plus en plus proche, une voix retentit. « Reste où tu es », dit calmement la voix sans laisser transparaître la moindre surprise. Il vit alors à quelques pas devant lui, oscillant telle la flamme fine et élancée d'une bougie, une femme. Elle était jeune, ce qui éveilla sa concupiscence, avec un visage blême mais nullement effrayé. Malgré l'immense fatigue qu'il éprouvait, il n'osa pas se relever, car elle pointait une arme sur lui d'une main ferme. Il vit que le chien était armé.

« Ça alors », dit-il. « Ça alors. » Le son plat de sa voix lui déplut. Il sentit qu'elle aurait dû être pleine de pathos, mêler l'épuisement à la plainte. « Inutile d'avoir peur », dit-il, « je suis crevé. »

« Relève-toi, que je te voie mieux. » Il obtempéra non sans mal, profondément vexé. Une femme ne devrait pas se comporter ainsi. Elle aurait dû avoir peur, mais c'était loin d'être le cas. C'est lui qui ressentait de la peur, lui dont l'œil méfiant restait rivé sur l'arme.

« Bon, tu veux quoi ? » demanda-t-elle. Il fut surpris de n'entendre aucune colère dans sa voix, juste une sincère curiosité. Ça l'agaça de savoir qu'elle maîtrisait de toute évidence la situation. Même dans son état affaibli, il eut envie de la bousculer, de s'en prendre à elle. Si seulement il pouvait s'emparer de cette arme...

« Je cherche un endroit où me cacher », dit-il. « Je suis poursuivi. »

« Par des contrebandiers ? Des douaniers ? Tu ne peux pas rester ici. Tu ferais mieux de repartir par où tu es arrivé. »

« Mais c'est impossible, ils m'attraperont. Écoute, je n'ai rien fait de mal. Ce n'est pas la police qui me cherche. »

Les yeux fixés sur l'arme, il fit un pas en avant et écarta les mains de façon implorante, un geste qu'il avait souvent vu sur scène.

« Recule », dit-elle, « tu ne peux pas rester ici. Fais demi-tour et va-t'en. »

« Pour l'amour de Dieu », dit-il. Il tenait cette expression également de la scène, mais la fille ne pouvait pas le savoir. Ça paraissait sincère, car sa voix était pleine de larmes véritables. Il était épuisé et n'aspirait qu'à dormir.

« Si tu es poursuivi », dit-elle comme si elle s'adressait à un enfant très stupide, « alors tu perds un temps précieux. »

« Quand tu seras à ma merci », dit-il avec une rage soudaine, « tu verras ce que c'est que la charité. Et ça se dit chrétienne » – ses yeux s'emplirent de larmes chaudes et sentimentales en imaginant soudain de petites églises grisâtres, des champs de maïs, le son doux des cloches au crépuscule, des rouges-gorges sur la neige. « Je t'apprendrai, moi, ce que c'est », répéta-t-il. Le visage pâle et serein de la jeune femme le rendait fou furieux. « Je vais te dire ce que je te ferai. » En proie à une colère puérile, il voulut souiller une chose belle et lointaine, tout en se détestant et en prenant plaisir à cette détestation. Il décrivit ce qu'il lui ferait en une phrase brève et imagée et se réjouit de la voir rougir. Sa virulence ne fit qu'épaissir la brume autour de lui. « Tu pourras alors rejoindre tes pareilles sur le trottoir », lui lança-t-il, décidé à la blesser avant de s'évanouir et de n'être plus qu'une loque honteuse à sa merci. Il crut pendant un instant qu'elle allait presser la détente. Trop épuisé pour avoir peur, il était ravi d'avoir été odieux au point de la pousser

à agir. Puis le danger passa. « Je t'ai demandé de partir », dit-elle simplement. « Je ne sais pas ce que tu cherches ici. »

Il chancela un peu. C'est tout juste s'il la voyait à présent. Elle était comme une fine volute dans la grisaille ambiante. « Regarde, il est là, derrière la fenêtre », lança-t-il avec un regain d'énergie, et quand la volute bougea il se jeta sur elle.

Sa main se referma sur l'arme et la dirigea vers le haut, s'efforçant dans le même temps de presser la détente. La fille avait été prise au dépourvu et parut capituler un moment.

Le canon toujours dirigé vers le plafond, il pressa la détente. Le chien claqua, mais aucune détonation ne s'ensuivit. La jeune femme l'avait berné avec une arme non chargée. « Je vais te corriger, moi », dit-il. Il essaya de lui arracher l'arme, pour mieux se venger, mais son poignet droit parut se plier en deux et se briser sous l'effort. Il sentit une main faire pression sur son visage, tout son corps fut pris de faiblesse, et il bascula en arrière. Il heurta une table qu'il n'avait pas encore remarquée, tellement ses yeux étaient restés concentrés sur le danger en face de lui. Il tendit une main pour se retenir, car ses jambes semblaient composées de nombreuses articulations, se repliant à présent les unes sur les autres. Quelque chose tomba par terre avec un bref éclat doré, comme une guinée qu'on jette avec mépris, et une flamme lui brûla les doigts.

La douleur lui rendit les idées claires avec la soudaineté d'une main invisible qui écarte un rideau. Il se retourna et se retrouva nez à nez avec un gros visage barbu, sur lequel trois autres bougies répandaient une lumière flottante.

« Mais... » s'écria-t-il, et il ne sut jamais ce qu'il voulait ajouter. Il recula de dégoût devant le cadavre allongé dans un cercueil ouvert en bois brut. Il n'avait encore jamais vu la mort d'aussi près. Sa mère, il ne l'avait jamais vue morte, car son père l'avait vite mise en terre avec une croix et quelques fleurs, et son père était mort à la suite d'un combat en mer, son corps jeté discrètement par-dessus bord pendant qu'Andrews apprenait la déclinaison d'*oikia* à l'école dans le Devon. Il était effrayé, dégoûté, écœuré – vaguement honteux. Il trouva assez déplacé de se brûler ainsi au-dessus d'un cercueil, même si ledit cercueil était en bois brut. Ses yeux scrutèrent l'obscurité croissante, où scintillaient des points dorés là où brillaient les chandelles, et finirent par se poser sur un visage livide, plus las que serein. « Je suis désolé », dit-il, puis toutes les lumières s'éteignirent.

Deux vieilles bavardaient au-dessus d'un tas de légumes instable. Elles scandaient leurs propos comme des poules qui picorent. « Y a eu un assaut et un des officiers a été tué. » « Ils le prendront pour ça. Mais trois d'entre eux se sont enfuis. » Les légumes étaient de plus en plus gros, des choux-fleurs, des choux, des carottes, des patates. « Trois d'entre eux se sont enfuis, trois d'entre eux se sont enfuis », répétait l'un des choux-fleurs. Puis tout le tas tombait par terre et Carlyon se dirigeait vers lui. « T'as entendu ça ? » disait-il. « Trois d'entre eux se sont enfuis. » Il se rapprochait de plus en plus et son corps grandissait jusqu'à donner l'impression qu'il allait éclater comme une vessie distendue. « Tu la connais, celle-là, Andrews ? » disait-il. Andrews avait conscience qu'on brandissait une arme quelque part derrière lui, il se retournait, mais il n'y avait que deux hommes, dont il ne pouvait voir les visages, et qui tous deux riaient. « Le vieil

Andrews, on n'est pas près d'en revoir, des comme lui. Tu te rappelles la fois où... » « Oh, tais-toi, tais-toi », disait-il, « ce n'était qu'une brute, je te le dis. Mon père était une brute. » « Dansons la capucine », Carlyon et son père dansaient autour de lui en se tenant la main. Le cercle se refermait, se refermait, et il sentait leurs souffles, l'haleine fraîche et inodore de Carlyon, celle rance et empestant le tabac de son père. On l'attrapait par la taille, et quelqu'un s'exclamait : « Trois d'entre eux se sont enfuis. » Les bras commençaient à l'entraîner. « Ce n'est pas moi », s'écriait-il, « ce n'est pas moi. » Les larmes coulaient sur ses joues. Il se débattait sans fin entre les bras qui l'entraînaient.

Il émergea lentement dans une brume grise de plus en plus épaisse, où saillaient des formes irrégulières, qui se précisèrent et devinrent des caisses, de vieilles malles, un bric-à-brac poussiéreux. Il s'aperçut qu'il gisait sur un tas de toiles de jute. Une odeur rance de terre moisie flottait dans la pièce. Des outils de jardinage étaient appuyés contre un mur, et il y avait une malle ouverte pleine de petits bulbes racornis. Il crut au début qu'il était dans le cabanon du jardin, chez lui. Il devait y avoir dehors une pelouse et un grand pin, et bientôt il allait entendre les bruits de pas traînants du jardinier. Le vieil homme avait toujours la jambe gauche plus lente, de sorte qu'aucune cadence régulière ne marquait

ses pas. On les comptait comme ceux d'une chouette – *une deuuuux – une deuuuux*. Comment se faisait-il qu'il soit allongé dans le cabanon du jardin dans la lumière grise du petit matin ? Andrews n'en avait aucune idée. Il savait très bien que se poser la question était déraisonnable – et devinait vaguement où il se trouvait. Je vais continuer ce petit jeu encore un peu, pensa-t-il, et il se retourna et resta le visage tourné vers le mur, afin de ne pas voir les détails inhabituels de la pièce, du cabanon, quel que fût ce lieu. Puis il ferma les yeux, parce que le mur qu'il regardait était en pierres alors qu'il aurait dû être en bardeaux.

Les yeux fermés, tout allait bien. Il huma l'odeur chaude et rassurante de la moisissure.

Le vieux jardinier allait râler en le découvrant ici, se plaindre qu'il avait déplacé une houe, une pelle, une fourche. Puis, aussi sûr que la nuit succède au jour, il allait prendre une boîte pleine de semences, les remuer en faisant un bruit de grêle furtive et murmurer : « Poussière de bigorneau. » Andrews ferma les yeux encore plus fort, inspira plus profondément. Il revoyait le vieux jardinier debout sous le pin au bout de la pelouse. Ce dernier se caressait le menton d'un air songeur en contemplant le tronc sombre et fuselé. « Trois cents ans », disait-il pour lui-même, « trois cents ans. » Andrews avait fait une remarque sur l'odeur suave et fugace que charriait l'air. « C'est l'âge », avait dit le vieux jardinier, « c'est l'âge. »

Il parlait avec une telle conviction qu'Andrews s'attendait presque à le voir disparaître et devenir une vague senteur, née des bulbes et de la terre humide retournée. « On fait des cercueils avec le sapin », reprit le vieil homme, « des cercueils, c'est pour ça qu'on sent cette odeur même quand il n'y a pas de sapins. Ça traverse le sol, tu comprends. »

Penser à des cercueils lui fit rouvrir les yeux. Il revit la bougie tomber et le visage barbu qui le regardait. Il avait eu de la chance de ne pas poser la main sur ces poils morts. Trois années passèrent en coup de vent : le présent lui irrita les nerfs. Il se leva d'un bond et regarda autour de lui. Combien de temps avait-il dormi ? Qu'avait fabriqué la fille entre-temps ? Il avait été faible et stupide en s'effondrant ainsi, un idiot sentimental qui rêvasse au passé. Le présent réclamait une action prompte s'il voulait parvenir en lieu sûr, mais, se rappelant toutes les circonstances des dernières semaines, il se demanda, le cœur serré, s'il existait un seul havre de paix où Carlyon ne pourrait pénétrer.

Sur le mur d'en face se trouvait une fenêtre sale et couverte de toiles d'araignée. En empilant deux caisses, il put y accéder et estima qu'il pourrait se faufiler par l'ouverture. Il avait peur de briser la vitre et de faire du bruit, et ses doigts manipulèrent prudemment et timidement le loquet, qui était presque soudé en place par des

années de rouille. Il entreprit de gratter celle-ci avec ses ongles et lentement mais sûrement finit par faire bouger le loquet. Les petits bruits ainsi causés le rendaient nerveux, et la nécessité d'être prudent le rendait négligent. Il se tenait sur la pointe des pieds, à la fois excité et pressé à l'idée de s'enfuir, afin d'exercer plus de pression sur le loquet récalcitrant. Dans un long grincement, ce dernier bascula et la fenêtre s'ouvrit. Au même instant, le bruit d'une poignée de porte qu'on tournait le fit pivoter sur lui-même. Il avait à peine prêté attention à la porte de la pièce, tellement il avait été sûr qu'elle était fermée à clé, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre et que la fille apparaisse. Andrews se sentit on ne peut plus ridicule, perché sur les caisses. Prudemment, lentement, et ce sans la quitter des yeux, il redescendit.

Elle rit, mais d'un rire sans joie. « Qu'est-ce que tu fabriques là-haut ? » demanda-t-elle. Il lui en voulait de l'avoir surpris dans une posture aussi ridicule.

« J'essayais de m'enfuir », dit-il.

« De t'enfuir ? » dit-elle en testant le mot sur ses lèvres comme si c'était une saveur inconnue. « Si c'est partir que tu voulais, il y avait la porte, non ? »

« Oui, et toi avec une arme », rétorqua-t-il.

« Oh, l'arme », dit-elle en riant de nouveau, sans mépris cette fois-ci mais avec une réelle

gaïeté. « Je n'ai aucune idée de comment on la charge. »

Il fit quelques pas vers elle sans quitter des yeux la porte ouverte derrière elle, laquelle menait, il le vit, dans la pièce où il avait été humilié la veille au soir. Il était certain qu'elle bluffait. Il devait y avoir plus qu'un cercueil et un mort dans cette pièce pour qu'elle ait le courage de l'affronter aussi calmement – voilà ce qu'il pensa impudemment. Il avança encore un peu, afin d'élargir sa vision de la pièce au-delà.

« Tu veux dire que je peux partir ? » demanda-t-il.

« Je ne compte pas t'en empêcher », répondit-elle. Dans sa voix, une nuance de colère le disputait à l'amusement, et l'amusement finit par l'emporter. « Je ne t'ai pas invité à passer la nuit ici. »

« Ne parle pas autant », dit-il, furieux, et il rougit un peu quand elle lui demanda s'il guettait quelque chose. Car il tendait visiblement l'oreille et crut un instant entendre le parquet grincer, suivi de la respiration d'un homme. Et si elle était sortie pendant la nuit et avait trouvé Carlyon...

« Dis donc », s'écria-t-il, incapable de supporter davantage le suspense, « qu'est-ce que tu as fait ? »

« Fait ? » dit-elle. « Fait ? »

Il l'observait d'un air soupçonneux, horripilé par la façon qu'elle avait de retourner les mots

comme une galette, d'abord d'un côté puis de l'autre.

« Qui es-tu allée chercher pendant que je dormais ? Je les connais, les filles dans ton genre. »

« Tu es un homme, n'est-ce pas ? » dit-elle soudain avec véhémence, ce qui lui valut un regard libidineux et purement mécanique de la part d'Andrews, suivi de : « Tu veux que je te le prouve ? » C'était comme si le visage du jeune homme était un masque auquel étaient reliées de petites ficelles. Elle avait tiré l'une d'elles, et la bouche s'était ouverte, les lèvres se tordant légèrement à une commissure. Elle admira brièvement les ficelles reliées aux yeux qui demeuraient fixés sur elle, soupçonneux, un peu effrayés, complètement indépendants des lèvres. Andrews lui-même n'avait pas conscience de ces ficelles qui mettaient ses mots et sa bouche à la disposition d'autrui. C'est toujours avec un certain retard qu'il essayait de se rappeler ses propres paroles, non qu'il éprouvât de la honte à leur égard – il en serait allé de même si elles avaient été d'essence poétique – mais parce qu'elles lui étaient dictées par un autre. Voilà pourquoi cette prise de conscience, qui arrivait un peu trop tard, fit qu'il tenta de camoufler ses précédents propos par d'autres prononcés avec colère. « Tu veux dire quoi, d'ailleurs ? »

« Tu crois vraiment qu'un homme peut connaître une femme ? Si je le pensais, je... » Elle le regarda

avec étonnement, comme si c'était lui qui avait parlé. « Tu peux partir », ajouta-t-elle, « il n'y a personne ici pour t'en empêcher. Pourquoi voudrais-je que tu restes ? »

C'est bien beau, tout ça, pensa-t-il, mais est-ce qu'elle ne bluffe pas ? La fille avait du cran. Vu la façon dont il avait fait irruption chez elle la veille au soir, il y avait des chances pour qu'elle ait tenté de communiquer avec quelqu'un. Tout le voisinage devait causer à présent de contrebandiers et de douaniers. Il ne savait pas trop à quoi s'attendre de leur part, et il ne faisait pas non plus confiance, comme Carlyon, à sa propre nature insaisissable. Néanmoins, elle lui disait qu'il pouvait partir et attendait qu'il le fasse. Cette femme était diabolique – elle l'obligeait à agir. Il ne voulait plus s'enfuir et se retrouver à détalé dans un paysage inconnu. Il voulait s'allonger face au mur et somnoler. Mais elle attendait, attendait, et il devait agir. Il se dirigea lentement et prudemment vers la porte, en progressant avec méfiance comme un chat dans une maison inconnue. Une fois sur le seuil, il ouvrit en grand la porte, de peur que quelqu'un soit caché derrière, prêt à lui sauter dessus. Il entendit un éclat de rire dans son dos et se retourna. Il était las et traqué, et tout sauf d'humeur à plaisanter. S'apitoyant sur lui-même, il se vit sans ami et seul, poursuivi par d'impitoyables ennemis dans un monde indifférent. Des vieilles femmes aux cheveux blancs et

aux doux yeux plissés se penchaient au-dessus de lui, leurs gros genoux et leurs seins confortables le raillant par leur absence. Des petites larmes lui picotèrent les yeux. Je sais que je suis lâche, et on ne peut plus méprisable, se dit-il, toujours prêt à se rabaisser et s'efforçant vainement de sous-estimer sa véritable nature, je sais que je n'ai pas une once de courage en moi, que si Carlyon m'apparaissait maintenant je me mettrais à genoux devant lui, mais tout ce que je demande c'est un peu de compassion. Je pourrais devenir un homme, un vrai, si quelqu'un témoignait un peu d'intérêt – si quelqu'un croyait en moi... Mais son autre moi reprit le dessus. Il était, il le savait, constitué désagréablement de deux personnes, l'enfant sentimental, brutal et habité par le désir, et un autre, un critique sévère. Si quelqu'un croyait en moi – mais il ne croyait pas en lui-même. Toujours, quand une part de lui s'exprimait, l'autre part se tenait en retrait et s'interrogeait : « Est-ce moi qui parle ? Suis-je vraiment ainsi ? »

« Tu as beau jeu de te moquer », dit-il amèrement. Mais suis-je vraiment amer ? se demanda l'autre part de lui. Suis-je encore en train de jouer un rôle ? Et si je joue un rôle, est-ce moi qui joue ou un autre qui tire les ficelles ? Ah, quel pharisien que cet autre en lui ! Il ne contrôlait jamais ses lèvres pour parler en son nom – et dire des choses pénibles, sincères, crédibles. Non, il restait

toujours à l'écart, il écoutait, raillait et émettait des doutes. Aussi laissa-t-il sa voix reprendre, avec sincérité ou jouant la comédie : « Tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul. » Tout en contemplant le visage qui lui souriait encore, sans hostilité, presque moqueur, amical, il eut peur de la réalité involontaire de ses propos. Il était effectivement seul. Peut-être que l'autre part de lui se taisait, non par suffisance, mais parce qu'elle n'avait rien à dire. Il n'y avait en lui que sensible-rie, peur et lâcheté, rien qui ne soit pas négatif. Comment quiconque pouvait-il croire en lui s'il n'existait même pas ?

Il fut surpris quand, du fond du labyrinthe dans lequel il se poursuivait lui-même, la jeune femme dit ceci : « J'ai été seule moi aussi, ces deux dernières nuits. Le jour, ça ne me gêne pas, mais j'ai un peu peur la nuit maintenant qu'il est mort. » Elle désigna d'un mouvement de tête la pièce sur le seuil de laquelle il se tenait.

Il examina les lieux. Le cercueil était toujours posé sur la table de la cuisine. Les bougies n'étaient plus allumées et semblaient courber la tête, comme si elles avaient honte de quelque chose.

« Mari ? » demanda-t-il. Elle secoua la tête.

« Père ? »

« Pas exactement. Mais il m'a élevée. Je ne me souviens pas de mon père. Je l'aimais beaucoup », dit-elle en agitant de nouveau la tête. « Il était

bon avec moi à sa manière. C'est un peu effrayant de se retrouver toute seule. »

C'était comme si elle avait oublié les circonstances de l'arrivée d'Andrews. Ils se faisaient face. Elle semblait elle aussi perdue dans une sombre forêt. Elle aussi avouait qu'elle avait peur, mais la main innocente qu'elle semblait tendre dans l'obscurité à Andrews était courageuse et exacerba la honte qu'éprouvait ce dernier.

« Ça sera pire ce soir », dit-elle. « Je dois l'enterrer aujourd'hui. »

« J'aurais cru que ça serait moins... effrayant sans un cadavre dans la maison » répondit Andrews, qui repensa à la barbe naissante sur laquelle il avait failli poser la main.

« Oh non, loin de là », dit-elle en tournant vers lui un regard intrigué. « Il ne peut pas me faire peur. » Elle s'avança et se tint sur le seuil, à côté d'Andrews, et regarda le cercueil ouvert. « Il doit se sentir terriblement seul, mais la paix de Dieu est sur son visage. Regarde. » Elle traversa la pièce, suivie à contrecœur par Andrews.

Il ne vit guère la paix dont parlait la jeune femme sur le visage du mort. Les yeux de ce dernier étaient fermés, et en examinant la texture sèche des paupières, Andrews se dit que les fermer n'avait pas dû être facile. Il eut l'impression que d'un instant à l'autre la tension allait être trop forte et que les paupières allaient se relever dans un cliquetis soudain comme des stores.

Autour de la bouche, de petites rides fourbes s'étendaient sur le visage en rayons furtifs. Andrews observa la jeune femme pour savoir si elle se moquait de lui en associant Dieu à ce vaurien barbu, mais celle-ci contemplait calmement le cadavre, avec une tendresse dénuée de passion. Il eut soudain envie de dire : « La paix de Dieu est avec toi, pas avec lui », mais il se retint. Cela aurait paru mélodramatique, et elle se serait encore plus moquée de lui. Ce n'est que lorsqu'il voulait atteindre un objectif ou se conformer à son apitoiement sur lui-même qu'il s'autorisait le plaisir du mélodrame.

Alors qu'il étudiait les traits sournois du défunt, de plus en plus conscient dans le même temps de la fixité de pensée de la fille, tel un mur solide et rassurant à côté de ses eaux houleuses, il crut entendre un bruit de pas chancelants. C'était la peur qui rendait son ouïe aussi sensible ; la fille à côté de lui n'avait pas bougé. Il s'arracha à sa contemplation et se tourna de nouveau vers elle.

« Alors comme ça, tu m'as enfermé ici ? » dit-il. C'est à peine s'il se rendit compte de la stupidité de son accusation. La part sensée en lui lui dit qu'il n'avait passé que quelques minutes avec elle depuis qu'il s'était réveillé, mais apparemment la raison semblait s'être absentée de cette maison depuis qu'il y était entré et avait vu ce qui aurait dû être une jeune femme effrayée le tenant

en joue avec une arme entre des bougies dardant leurs flammes jaunes. Depuis qu'il s'était ressaisi, cinq ou dix minutes plus tôt, il avait revécu une enfance dans le Devon et s'était trouvé, se dit-il en proie soudain au ressentiment, entre la terre fourbe mais grossière et le courage déterminé de l'esprit. Ces expériences ne pouvaient rester confinées dans un intervalle de quelques minutes, aussi l'accusa-t-il, se sentant sincèrement floué : « Tu me retiens ici ? »

« Te retenir ? » dit-elle. « Qu'entends-tu par là ? » Soudain, les pas qui avaient été très légers se firent plus nets, accompagnés par un bruit d'éboulement. La peur arracha Andrews à son dédale de pensées vagues et il traversa presque en courant la pièce jusqu'à la porte par laquelle il était entré la veille au soir. Un sentiment de désolation s'abattit sur lui, il se demanda s'il connaîtrait jamais la paix de n'être pas poursuivi, et il poussa une plainte inconsciente comme un lapin pris au piège. En l'entendant gémir, la jeune fille parut prendre la mesure de sa peur.

« Ne sors pas par là ! » lui lança-t-elle.

Il hésita, une main sur le loquet. La jeune femme se touchait la joue du bout des doigts. « C'est juste la femme qui vient faire le ménage », dit-elle.

« Elle ne doit pas me voir », murmura Andrews, effrayé à l'idée que leurs voix parviennent jusqu'au sentier.